

Le Gaulois du Dimanche

Directeur :
ARTHUR MEYER

Supplément Hebdomadaire Littéraire et Illustré

ABONNEMENTS (avec le numéro du Samedi)
PARIS ET DÉPARTEMENTS
UN AN 10 fr.
2, rue Drouot, PARIS

A PROPOS DE LA FÊTE Henry Monnier

Les artistes qui, l'an dernier, organisaient la fête Gavarni, à l'Opéra-Comique, enco-

vaient à leur tour les frapper. Ils pensèrent que leur divine insouciance, si noble et si peu conforme aux lois de la société moderne, pouvait, au jour où ils disparaîtraient, retomber sur les épaules de leur fils le plus cher. Et prenant occasion de ces infortunes particulières qui rendaient plus brutale l'éventualité toujours possible, ils décidèrent que cette

voyant peut-être de tous les artistes, Henry Monnier !... Juste retour des choses d'ici-bas et délicate revanche de la nature ! Celui-ci avait eu la carrière la plus mouvementée, un curriculum vitae, comme on n'en trouvait guère qu'au XVIII^e siècle ; et c'est son égide qui couvrait l'œuvre utile et bienfaisante dont il n'avait pas personnellement senti la nécessité, laissant à son Monsieur Prudhomme des soucis aussi vulgaires et aussi bourgeois...

« Je suis né à Paris, rue de la Madeleine, 11, faubourg Saint-Honoré, écrivait-il, de parents pauvres, mais honnêtes, un an juste après la proclamation de l'Empire et j'en ai assez vu de l'Empire pour être resté entièrement dévoué à cet ordre de choses, comme Charlet, Grenier, Bellangé et Kaffet, mes camarades et mes contemporains. » Ce fragment d'autobiographie éclaircit d'une singulière leur cette existence, qui devait se passer à décrire des faits très peu héroïques. Pour être né lorsque ce siècle avait cinq ans Henry Monnier portait dans

ce fut de finir en moins d'une année, laissant après elle des rêves inachevés et des ambitions destinées à ne jamais être assouvies. Tout Henry Monnier, le réveil fut encore plus douloureusement brutal que pour beaucoup d'autres. Ayant tout espéré, à sa sortie du collège il fut placé dans une étude de notaire où souvent, en l'absence du petit clerc, il par-

tagait les courtes, mais jamais les éruditions. « Bien vite lassé d'un premier emploi aussi peu fructueux, ayant suppléé son père, qui lui-même était de la partie » de le faire entrer dans l'administration, il entra en qualité de surintendant au Ministère de la Justice. C'est ici que commença la vie en partie double, d'Henry Monnier. A dater du jour où il devint un employé, un *rand-de-cuir*, sa vie s'engrêna dans les rouages de ce monde qui lui fournit les documents pour ses caricatures, ses pièces et ses romans, qui prépara l'avènement triomphal, l'apothéose de M. Prudhomme, l'incarnation suprême de ce type qui flottait au temps où il atteignit sa vingt-cinquième année... Car ce fut la destinée bizarre de Monnier de traverser les divers groupes sociaux et de ne reconnaître en eux que leurs côtés les plus grotesques. Que, dans ce petit nombre de la bureaucratie il n'a rien d'extraordinaire en son. Il eût été difficile qu'il trouva quoi que ce soit d'héroïque à fréquenter, comme l'édit Champfleury, « d'honnêtes bourgeois s'en allant à leur ministère les mains dans les poches, lestés de café au

lait, n'offrant extérieurement aucun signe agressif ». De l'expéditionnaire au chef de service, les employés présentent même une âme, avec plus ou moins d'entregent, plus ou moins aussi d'ambition. Mais où l'on trouve sujet plus vaste d'observation, c'est à constater que le futur humoriste pût traverser l'atelier sans retenir d'autre sentiment que

celui des ridicules, sans conserver de l'enseignement de Groulet et de Gros que le goût des charges. De même, plus tard, lorsqu'il devint comédien, il resta mystifié et ne

put à cet art que les côtés les plus voisins de cet état d'âme qui, de plus en plus, était le sien.

En réalité, dans l'extérieur de sa vie, dans les fonctions et les professions qu'il exerça tout à tour, Henry Monnier ne put que l'élire destiné à fortifier sa mauvaise humeur. Il apporta à l'observation de tous les milieux, des plus divers et des plus curieux un même état d'esprit, un parti pris flagrant de dénigrement qui nous vaut d'ailleurs le

du 1^{er} juin, est un des plus connus ; mais il en est d'autres, comme *La Cour d'Assises* ou *La Petite Tille* qui mériteraient d'être exclus parmi les plus beaux joyaux des anthologies de la langue française. Au point de vue de ses dessins, on ne saurait mieux dire que le charmant artiste, Louis Morin, un des charmants écrivains et l'un des plus gracieux dessinateurs de ce temps, l'un de ceux aussi qui se sont le plus dévoués pour l'organisation de cette œuvre et de cette fête. Parlant de



Affiche de Ch. Léandre.

ragés par le succès qui couronna leur admirable effort ont eu la bonne pensée de renouveler leur tentative, cette année. Une occasion nouvelle — pour mieux dire plusieurs occa-

fête, en soulageant ces tristesses pressantes, contribuerait à fournir les premiers fonds pour une Société de secours mutuels des Dessinateurs humoristes.



Eventail de Chéret.

Mais cette ignorance n'eût guère eu d'importance, si le régime eût persisté. On ne savait pas en ce temps pour faire un lettré, mais un soldat et le grand malheur de cette époque,



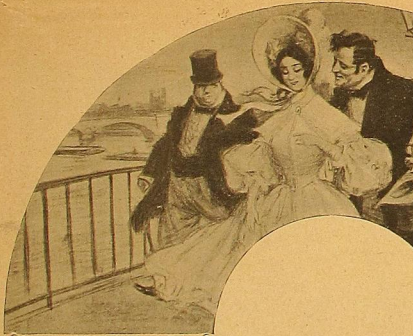
celui des ridicules, sans conserver de l'enseignement de Groulet et de Gros que le goût des charges. De même, plus tard, lorsqu'il devint comédien, il resta mystifié et ne



celui des ridicules, sans conserver de l'enseignement de Groulet et de Gros que le goût des charges. De même, plus tard, lorsqu'il devint comédien, il resta mystifié et ne



celui des ridicules, sans conserver de l'enseignement de Groulet et de Gros que le goût des charges. De même, plus tard, lorsqu'il devint comédien, il resta mystifié et ne



Eventail de Georges Redon.

sions — s'offraient à eux de recommencer. La fille d'Henry Monnier, l'immortel auteur de Monsieur Prudhomme et son peintre ordinaire, se trouvait dans l'fortune ; le bruit en vint jusqu'à certains des anciens membres du Comité Gavarni. Avec le bon cœur et la délicieuse générosité qui caractérisent tous ces artistes, si souvent mis à contribution pour des œuvres qui ne les intéressent pas aussi directement, ils songèrent au meilleur moyen d'employer pour secourir la fille du grand aïeul. Ce fut alors qu'ils eurent l'idée de renouveler le bal donné en l'honneur de Gavarni, deux

lui-même, il convient de remercier ceux qui ont bien voulu prêter leur concours aux débuts de l'œuvre. J'ai assisté de très près à l'organisation de cette fête. Le Comité et tous ses amis manquaient à leur devoir, en n'exprimant pas leur reconnaissance au très sympathique directeur des Etablissements Minot, M. Lortat-Jacob, qui a mis son personnel à la disposition des organisateurs et qui a fourni gracieusement les matériaux nécessaires à l'impression des affiches et des éventails. Il faut aussi profiter de l'occasion

pour remercier M. Duchâtel, qui a dirigé toute la mise en œuvre de ces impressions artistiques.

Curieuse ironie !... La fête qui sera donnée pour un tel propos le 1^{er} juin prochain, au Casino de Paris, se trouve placée sous le vocable du plus impré-

visible aujourd'hui, ce n'est pas moins un chef-d'œuvre que son recueil intitulé : *Les Bas-fonds de la société* et, dans ses *Scènes populaires*, il est tel ou tel de ses « dialogues » qui renferme plus d'art et de vérité que les meilleurs de ceux que l'on publie aujourd'hui comme des œuvres originales... *Le Roman chez la Portière*, que Coquelin aîné a bien voulu mettre à la scène pour la fête

même, inconsciemment, involontairement peut-être ne fut que le champ d'expériences, le miroir devant lequel il préparait les grâces de son héros. Les événements quotidiens de l'existence, les parades qu'il faisait en petit comité, tout avait pour lui l'arrivée à créer parfaitement ce type fidèle de la bonne bourgeoisie, atteignant à l'honneur et à la prospérité : « De toutes les allures décapées sur le vif par Henry Monnier, dit Théophile



Eventail de Job.

oublée aujourd'hui, ce n'est pas moins un chef-d'œuvre que son recueil intitulé : *Les Bas-fonds de la société* et, dans ses *Scènes populaires*, il est tel ou tel de ses « dialogues » qui renferme plus d'art et de vérité que les meilleurs de ceux que l'on publie aujourd'hui comme des œuvres originales... *Le Roman chez la Portière*, que Coquelin aîné a bien voulu mettre à la scène pour la fête

même, inconsciemment, involontairement peut-être ne fut que le champ d'expériences, le miroir devant lequel il préparait les grâces de son héros. Les événements quotidiens de l'existence, les parades qu'il faisait en petit comité, tout avait pour lui l'arrivée à créer parfaitement ce type fidèle de la bonne bourgeoisie, atteignant à l'honneur et à la prospérité : « De toutes les allures décapées sur le vif par Henry Monnier, dit Théophile



Affiche de Jean Weber.



Eventail de F. Bac.

même, inconsciemment, involontairement peut-être ne fut que le champ d'expériences, le miroir devant lequel il préparait les grâces de son héros. Les événements quotidiens de l'existence, les parades qu'il faisait en petit comité, tout avait pour lui l'arrivée à créer parfaitement ce type fidèle de la bonne bourgeoisie, atteignant à l'honneur et à la prospérité : « De toutes les allures décapées sur le vif par Henry Monnier, dit Théophile



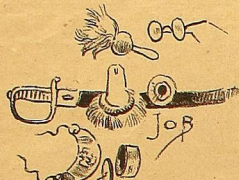
même, inconsciemment, involontairement peut-être ne fut que le champ d'expériences, le miroir devant lequel il préparait les grâces de son héros. Les événements quotidiens de l'existence, les parades qu'il faisait en petit comité, tout avait pour lui l'arrivée à créer parfaitement ce type fidèle de la bonne bourgeoisie, atteignant à l'honneur et à la prospérité : « De toutes les allures décapées sur le vif par Henry Monnier, dit Théophile

Gautier, se détache majestueusement la figure monumentale de Joseph Prudhomme, élève de Brard et Saint-Onier, expert assermenté près les tribunaux et connu par sa cal-



Croquis de L. Vallet.

ligraphe et son euphémisme. Joseph Prudhomme est la synthèse de la bêtise bourgeoise; il semble qu'on l'ait connu et qu'il vient de vous quitter en vous serrant la main



Croquis de Job.

et riant de son gros rire satisfait. Quel magnifique imbécile! Jamais la fleur de la bêtise humaine ne s'est plus candideusement épanouie. Est-il heureux! Est-il rayonnant!...



Croquis de Louis Morin.

Page admirable et qui indique bien les traits essentiels de cette figure immortelle! Monsieur Prudhomme demeure ce mannequin d'osier autour duquel la verve et la fantaisie

des artistes, des lettrés, de tous ceux qui se plaisent aux belles choses drapent tour à tour les oripeaux les plus divers, les défraîchés les plus différentes. Monsieur Prudhomme est bien avant tout le héros moderne, tel que l'a compris et extraordinairement portraituré Charles Léandre. Regardez-le assis dans son grand fauteuil à oreilles, drapé dans sa vieille et toujours fraîche redingote, dont la coupe botanique et sûre tout ensemble, indique l'esprit d'ordre et le sens naturel des choses de la vie. Son faux-col, haut monté, trop vite pour ainsi dire tant il stupéfie par sa taille, indique, avec toute la légèreté dont est capable, dans les nuances d'expression, un personnage aussi posé, ce rien de glorieux qu'il convient d'avoir, lorsque les intérêts n'ont pas à en souffrir. La

cravate blanche est là pour imposer le respect aux gens de moindre valeur qu'il est bon de traiter avec hauteur et bonté tout ensemble. Mais le coin le plus curieux, le plus énorme à tous égards de sa toilette, c'est son gilet blanc, immense, profond, imposant et de coupe unique. C'est lui qui résume le personnage, qui lui donne ce je ne sais quoi de définitif, sans lequel tout ne serait rien. Après cela, il reçoit les hommages de sa portière, qui vient déposer à ses pieds le tribut de son admiration et l'assurer que selon cette sagesse des nations, qu'il a toujours pratiquée, sagesse laborieuse faite avec des bouts de proverbes,

c'est encore la crainte qui est le commencement de sa vertu. Heureux, il se sent alors apprécié à sa juste valeur et l'insigne de sa souveraineté, son beau salut, noblement tenu dans sa main, il jette sur le monde, par-dessus ses besicles, un regard qui indique bien comme il sait le juger et le commenter. Ce crayon est le tableau de famille par excellence. Il représente pour notre société, l'Aïeul.

Mais ce n'est là qu'un côté de Monsieur Prudhomme. Avec beaucoup de finesse et d'à-propos, Maurice Neumont à son tour, s'est, dans son affiche, rappelé que si l'expert en écritures avait occupé glorieusement toutes les fonctions du civil, il avait aussi payé le juste tribut du sang au pays, en servant dans la garde nationale. C'est ainsi qu'il a voulu, pour sa part, nous le montrer, admirable en démogrogard, en grenadier pour boulevard du Temple, en héroïque soldat du temps de la paix à tout prix. Idée charmante et d'un



Affiche d'Abel Faivre.

Fragment de la lettre d'invitation pour le bal du 1^{er} juin, d'Abel Faivre, Maurice Neumont et Ch. Léandre.

Eventail de Ch. Léandre.

joli souci historique tout ensemble! La scène est délicieuse qui nous montre ce guerrier conciliant les devoirs qu'on a envers son pays et ceux que l'on conserve envers sa famille.

Mais, M. Prudhomme, qui a sa part dans les plus fines de nos pensées et qui est toujours et malgré tout notre frère, dans cette page délicieuse se trouve peut-être à se venger. Comme il est plus souvent pérorateur militaire, les orillades que lance sa jeune femme au beau romantique qui soupire dans son ombre, vengent un peu, en cette occasion, le civil des faveurs que les dames accordent de coutume plus volontiers au militaire. Excellent chapitre à faire traiter par cet expert en écritures!

Mais Abel Faivre a pensé que la famille ne serait pas au complet si à la galerie manquait une Malakine Prudhomme. Il a su, avec sa délicieuse ironie, constituer un pendant à l'œuvre de Léandre; et n'était cette piquante originalité qu'il apporte à traiter tous ses personnages falots, petits-enfants du grand aïeul, on pourrait dire que son héroïne forme une de ces paires que l'on appareillait volontiers, au bon temps du roi Louis-Philippe, sur les cheminées et dans tous les coins des salons.

Il l'a représentée, avec plus de grâce que

Prudhomme assaillant d'un peu de gaillardie la fadeur des événements quotidiens. Ils sont tous originaux, célèbres à leur guise ces hauts gestes de l'épopée bourgeoise. C'est



Croquis de Haec.

cette geste que racontent Eugène Courbein, Job, Truchet, Georges Redon et Léandre. Il serait impossible dans la teneur de cette esquisse de détailler toutes ces merveilleuses gémies en quelques jours. Mais les reproductions qui accompagnent cet essai suffisent à



Croquis de Caran d'Ache.

exprimer toute l'originalité de ces maîtres. Puisse M. Prudhomme sourire bêtement devant ces œuvres charmantes et venir comme en l'affiche de Jean Veber, si gamin et si joliment composée, déposer, dans l'escalier des



Abel Truchet.

Carte d'invitation pour la fête Henry Monnier. éternels railleurs de l'art, l'obole qui leur assurera plus de liberté d'esprit pour acrocher leurs charges de demain...

Georges Grappe.





D'Avignon à Villeneuve. — Pont Saint-Bénézet. (Phot. Alph. Clavel.)

Le Berceau du Félibrige

«... Et si vous voulez assister à une Félibrige dont vous garderez le souvenir, trouvez-vous, — sur le coup de midi battant au soleil de Provence et sur les têtes chaudes des félibres dont nous célébrons le cinquantième, — trouvez-vous, dis-je, le vingt-

qui arrosent, de concert, avec du vin de nos coteaux papalins, notre berceau alors si gai! Bast! nous rirons encore. Nous chanterons aussi. Nous déjeunerons même. N'oubliez pas d'apporter, comme nous tous, votre panier... »

Pouvais-je résister à l'invitation du maître de Mireille! Mais où dénicher, sur l'Alpille vauchusienne, ce Font-Ségurie mystérieux où le Félibrige était né de sept trouvères provençaux s'assemblant en concile le 21 mai 1854,

comme les dignes fils des papes d'Avignon dont ils étaient les mainteneurs de tradition et de génie? Je savais bien que là les félibres étaient nés d'une vieille chanson qu'une vieille femme leur avait chantée entre deux rases

de Châteaufort (et où les « grands apôtres » étaient appelés « grands félibres »). Et Eugène Garcin d'improviser aussitôt la charte de la Renaissance provençale :

«... Nous sommes tous amis joyeux et libres, — nous que la Provence fait gais. — C'est nous qui sommes les félibres, — les gais félibres provençaux. » Et je savais aussi que la première œuvre de ces éminences félibriques, assemblées en consistoire à Font-Ségurie, avait été cette adorable *Gronzé en traversie, dédiée* par Aubanel à la sœur de Gier, le châtelain de Font-Ségurie même et que le poète inconsolable écrit, sur les murs de la chambre laissée vide par Zén, partie pour le couvent, l'aveu d'un amour malheureux que ces beaux vers immortels feraient peut-être tant que cette inguérissable blessure.

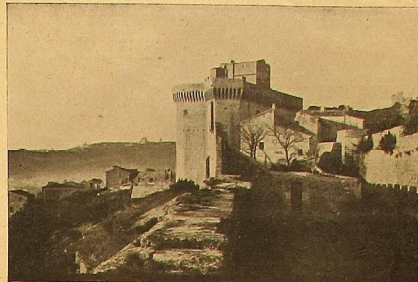
Mais encore tout cela ne me faisait pas, au sud du train dans Avignon, retrouver Font-Ségurie à sa porte. Bast! n'avais-je

pas à visiter d'abord le berceau même du Félibrige, à l'autre bout du pont « où tout le monde danse », ce Villeneuve-les-Avignon

quand les cardinaux en faisaient le Versailles des Papes, avec les beaux hôtels, qu'ils s'y com m a n d aient, et quand les Papes eux-mêmes en faisaient le Saint-Denis de leur royaume avec les tombeaux qu'ils y élevaient à leurs cendres? Celui d'Innocent VI ne fut-il pas conservé dans la Charreusse de Val-Bénite jusqu'à la Révolution française et, depuis, n'a-t-il pas été conservé à notre admiration par un Villenoveux malin qui en fit une niche à lapins et, du même coup, une niche à l'histoire, qui nous a ainsi légué ce merveilleux mausolée en vers et contre les vaudales? N'est-ce pas à Villeneuve aussique Père d'Alon et Père Picard ont restauré une partie des ruines du monumental fort Saint-André pour y abriter, entre deux temples, les

Victimes du Sacré-Cœur que le dernier souffle des expulsions vient de chasser jusqu'en Belgique? Et nous aussi qu'il nous a laissés magnifiques que les temps de Philippe le Bel ont faits à ceux de M. Combes. Aussi bien ce sont des vivants que nous cherchons. Et quels vivants, ces renaissances du Félibrige provençal dont Mistral, seul survivant des sept liens de 1854, célèbre le beau cinquantenaire dans sa toujours rayonnante vieillesse!

Le petit train local qui dessert d'Avignon à Arles, sous la ligne bleue des Alpilles qu'on longe au loin et sous le parasol cendré des oliviers qu'on traverse, m'avait déposé, cet après-midi, en gare de Gravençon, dont les sonnettes électriques font « rampes » aux métalliques rigoles. Toute blanche, mangée de poussière, une diligence grillait au soleil flambant de la cour. Je n'eus



Villeneuve-les-Avignon. (Phot. Alph. Clavel.)

pas plutôt lu « Maillane » sur les contours du caisson peint en jaune que j'y pris place, entre deux bayolles, coquets encore, de vieillards Arlésiens. Elles portaient sur leurs genoux l'une des fleurs, l'autre des poëles...

Et Maillane est loin encore? leur demandai-je en chuchotant, sur la campagne plate, quelque trace de toit ou de clocher, qui n'aurait pas surgi vers le soleil où, seule, la poussière aveuglante des grandes routes montait.

« Ti! vous allez voir le poète? Il est chez lui. Qu'il vienne Maillane. M. Mistral ne habite cette belle maison. Il a pu voir, après la Grande-Place, la petite maison du poète que vous cherchez. Entrez par le petit portail de fer. Il faudra contourner la bastide. Et puis on vous ouvrira par la porte de derrière. Adieu! »

Et les jolies vieilles, au saut de la diligence sur la place de Maillane, m'ayant montré du doigt la maisonnette de Mistral, s'en vont dans leurs jupes grises sans attendre

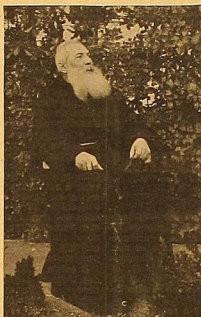
page continue. Là, je suis bloqué contre un talus par un troupeau qui passe. La maison de Mistral, qui en est tout enveloppée, se dégage à présent de ces toisons d'agneaux comme d'une aureole de poésie entourant le beau vieillard et le grand patriarcat que je viens voir à son foyer paysan, où il a su rester fidèle. « Quand on vient en Provence, m'avait écrit le maître peintre Paul Vayon, qui s'y connaît en vraies grandeurs de sa terre natale, il faut voir le château des Papes et le poète de Mireille. » Certes, j'avais admiré sans réserve le Vatican d'Avignon, qui, plus pittoresquement que celui de Rome, s'assied sur le roc des Doms pour l'immuabilité des siècles que l'Evangile a promis à son Eglise... Certes, j'avais osé me présenter chez le Pape de Rome... Mais à quel titre frappaient le cœur battant fort, à la porte familièrement ouverte du pape de Maillane?

« A quel titre? répond le maître, qui m'ouvre et m'introduit lui-même à celui que



Croix couverte de Mithault. (Phot. Alph. Clavel.)

trois de mai courant au petit mas de Font-Ségurie. Ici, notre couvent fit son nid en 1854, dans les figures du Roi et dans les vignes du Pape. Un demi-siècle de chansons et moi seul survivant des sept joyeux poètes



Le R. P. Picard. (Phot. Alph. Clavel.)

blanche, mangée de poussière, une diligence grillait au soleil flambant de la cour. Je n'eus



Villeneuve-les-Avignon. Vue prise du côté du Rhône. (Phot. Alph. Clavel.)

que je les remercie. Avant d'aborder le *hameau* recueilli, j'en vois les cinq fenêtres du premier et unique étage, que chaporent une toiture de briques rouges. C'est au tournant de la route, où la plate et poussiéreuse cam-

vous donne Jasmin, mon premier maître, dont vous aviez republié les *Pépilotos*, comme *valet-mecum* de l'immortable voyage des Cadets de Gascogne. Vous êtes le bienvenu. Boyer d'Agén.



Une rue à Séoul.

En Corée

Le comte Maurice de Périgny, qui revient de Corée, a fait, au cercle de la rue Royale, une conférence sur son voyage : elle a été très vivement applaudie. M. de Périgny veut bien nous communiquer un résumé de sa conférence, auquel il a joint les curieux instantanés que nos lecteurs verront au cours de cette page.

Pauvre Corée! Pauvre royaume Ermitte, le pays du Matin Calme... Fusai! A la pointe extrême de la péninsule, le premier port de la Corée que l'on touche en venant du Japon.

C'est d'un effet curieux tous ces hommes vêtus de blanc, coiffés d'un chapeau noir en crins retenu sous le cou par des rubans, grands, forts, avec un air doux et bon. A quelque distance du port, un



Civilisation!

trouve le village coréen, des huttes en terre et en chaume. On y va par une belle route à flanc de coteau : là, passent des petits soldats au pas saccadé, rentrant à la caserne, de graves Coréens au pas nonchalant fumant leur longue pipe, de pauvres coolies courbés sous leur fardeau, de beaux adolescents avec leurs longs cheveux noirs tressés en nattes épaisses, quelques femmes bien cambrées, les bras levés, maintenant la charge posée sur leur tête. Blanches aussi et d'un accoutrement curieux : un large pantalon serré aux chevilles, une jupe par dessus, remontant jusque sous les seins et une espèce de cache-corset recouvrant le dessus de la poitrine.

De Chemulpo, une heure de chemin de fer vous amène à la capitale de la Corée, à Séoul. Dominé par deux superbes montagnes dénudées, le Poukan, crête de cor, et le Nam-San, montagne du Midi, un immense village au toit de chaume entouré d'une ceinture de remparts percés de portes monumentales, des rues étroites, aux détours capricieux, quelques larges chaussées traversant la ville de part en part et sillonnées par des tramways électriques. Les marchands les plus achalandés sont les marchands de chapeaux : c'est que le chapeau est le point essentiel du costume coréen. Il varie de forme ou de

qualité, suivant la classification sociale et les circonstances de l'existence. Les moins fortunés les achètent en fibres de bambou, les gentilshommes en poils de sanglier. Le chapeau ordinaire rappelle un peu nos hauts-de-forme, mais il est plus conique avec des bords plus larges. Quand un Coréen se marie, il coupe ses longs cheveux qu'il tortille en chignon, se

Les Coréens aiment beaucoup le théâtre et c'est curieux, amusant, cette foule blanche, taillée de noir, calme, attentive, pourtant, regardant surtout les poutres joliment habillées qui glissent et tournent sur la scène. Car le spectacle consiste plutôt en danses et en scènes mimées.

Ce sont d'abord des danseuses, celles du



Intérieur, Coréen.

serre la tête avec une bande noire en crins, fixée par un bouton en os, en argent, en or ou en jade, suivant sa condition, et se coiffe de son chapeau. De temps à autre éclate une sonnerie de clairon : c'est la garde du palais qui monte et descend, puis la nuit tombe et, dans Séoul endormi, on n'entend plus qu'un drange tic tac. Ce sont les battoirs des ménagères qui tiennent et sèchent les vêtements de leurs époux. Alors, dans les rues, les lanternes s'allument et sous leur diffuse et vacillante clarté, les

palais, en de belles robes chatoyantes, les cheveux piqués de fleurs de papier et de franges de soie, esquissant des pas d'ensemble, d'une cadence souple et gracieuse, accompagnées d'une musique très simple et très douce. Elles font onduler leurs longues robes par un lent mouvement des reins, des gestes sobres des bras, elles glissent rapides et légères, se mêlant les unes aux autres, combinant des figures, puis brusquement elles se séparent et viennent se ranger sur les bas côtés de la scène. Alors dans le fond paraît une dan-



Chevaux Coréens.

sive, elle devient véhément, frappe du pied, commande, puis elle implore, gémit et bruisse d'effroi dans un grand sanglot.

Dès que l'on veut aller plus avant dans l'intérieur cela devient une expédition pour laquelle il faut de véritables préparatifs. Nous devons traverser la Corée et aller jusqu'à Genzan, à travers les pittoresques montagnes de Diamant, mais des bruits de guerre venus de Tokio (d'ici en mai 1905) nous empêcheront de trop nous éloigner de Séoul et il fallut nous contenter d'une promenade à Sou-Ouen, l'ancienne capitale de la Corée, bien déchue, et le tombeau des rois. Dans une forêt, à travers de jolis coins d'ombre et de solitude, on va par des chemins ravissants bordés d'azalées ; puis tout à coup une clairière, une colline, sur le sommet un tumulus en gazon, entouré d'un mur en demi-cercle, par devant des figures, des chevaux grossièrement ébauchés dans le granit. C'est là que repose le roi Hieu-Leung.

Quelles difficultés les Japonais ont-ils dû trouver dans ces villages presque déserts et si pauvres, dans ces chemins désolés, ces sentiers étroits! Et quand ils reviennent sur leur long chemin, se consolent de l'indépendance perdue en fredonnant des chansons et en répétant ce proverbe national : « Quelques-uns sont nés pour le sourire et d'autres pour les larmes. »

Comte Maurice de Périgny.

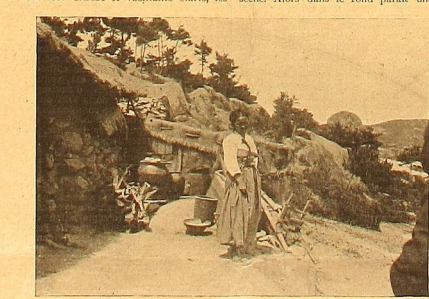
la guerre n'en est qu'à son début et elle sera longue, terriblement meurtrière et coûteuse. Ce sont deux peuples orientaux qui se trouvent en présence, tous deux animés d'un ardent patriotisme, également sûrs de leurs forces, décidés à combattre jusqu'au dernier. Mais l'issue de la lutte n'est pas douteuse : à la fin, l'orgueil qui exalte le courage des Japonais devra céder devant la ténacité froide des Russes, soutenue par le fatalisme religieux. Quant aux Coréens, ils s'apercevront à peine du changement : Russes ou Japonais, ils continueront la même existence monotone, les fumées paisibles de leur longue pipe et se consolent de l'indépendance perdue en fredonnant des chansons et en répétant ce proverbe national : « Quelques-uns sont nés pour le sourire et d'autres pour les larmes. »

Comte Maurice de Périgny.

Comte Maurice de Périgny.



Un temple.



Femme Coréenne.

passants font l'effet de fantômes. Les femmes, la nuit, ont de la liberté et beaucoup, encauchonnées dans le manteau aux larges manches flottantes, se rendent furtivement à un cher rendez-vous d'amour. Les hommes continuent à se promener avec nonchalance ou à causer de porte à porte, sauf pendant la « saison théâtrale ».

seule, vêtue de gaze noire, avec de grandes manches pendantes, le visage à demi caché par un capuchon de soie noire. Elle avance lentement, en glissant, agite ses longues manches comme des ailes, puis par des pas et des gestes, elle mime une scène, le pas de la séduction. Tout à tour coquette, capricieuse, attirante, humble et tendre, persua-



Palaquin.

Le Gérant : Cu. MOINE